

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 18 (1988)
Heft: 7-8

Rubrik: Par le trou de la serrure : Brutus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PAR LE TROU DE LA SERRURE



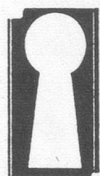
dre morceau de ces lapins qu'il aurait nourris, cajolés et aimés. Pour sortir de ce grave dilemme il avait tout simplement suggéré de m'en donner un qui serait bien à moi, rien qu'à moi, avec la promesse solennelle qu'il ne passerait jamais à la casserole. Pour ce faire, il avait choisi un lapin dont le profil ne ressemblait en rien à celui d'un consul romain, et pourtant, allez savoir pourquoi, il avait décidé unilatéralement de l'appeler Brutus.

Aujourd'hui encore, je pense avec beaucoup d'émotion à cette belle histoire d'amour entre un lapin parfaitement apprivoisé, très doux, sentant bon le foin, et le jeune garçon que j'étais. Comme je répugnais à le laisser tout seul et à m'en séparer, nous avons fait l'acquisition d'une jolie corbeille en osier dans laquelle Brutus se réfugiait spontanément dès qu'il supputait notre départ pour le bord du lac où nous avions un lopin de terre. Ma mère avait fait son deuil d'une paire de draps usagés, me permettant ainsi de bricoler une tente sous laquelle j'aimais à passer la nuit avec Brutus à mes pieds ou dans mes bras. Que nous étions heureux tous les deux! Dès l'aube, Brutus quittait discrètement la tente et s'en allait brouter la belle herbe toute fraîche de la rosée du matin. Il ne s'éloignait jamais beaucoup et savait parfaitement revenir dès qu'on l'appelait.

Une fois, cependant, il était resté sourd à mes appels. Ma mère venait de dire: «Le bateau a sifflé St-Prex!» Il était, en effet, parfaitement inutile de nous munir d'une montre. Le coup de sirène ou de sifflet des vapeurs à l'approche des ports nous indiquait clairement le temps dont nous disposions pour nous rendre à l'embarcadère. Dès que le

«Le bateau a sifflé Morges!»

Malédiction! Il fallait donc partir. Mon père qui travaillait le soir à Lausanne ne pouvait absolument pas se permettre de rater ce dernier bateau, et moi, de mon côté, je ne pouvais pas me résoudre à abandonner mon lapin. Toute la famille était sens dessus dessous, d'autant plus paniquée que l'on entendait clairement les aubes du bateau à vapeur qui battaient l'eau lorsque mon père, supputant le pire, s'écria: «Pourvu qu'il ne soit pas tombé dans les chiottes!» C'était une cabane rudimentaire, tout juste équipée pour nos besoins (si j'ose dire), avec un tonneau au ras du sol. La porte, disjointe, était justement entrouverte. Et c'est bien là, au fond du tonneau, qu'il gisait. Pauvre Brutus! Par chance, le bout du museau et ses deux grandes oreilles émergeaient encore de la



Brutus

bateau «sifflait St-Prex» c'était le signal attendu pour faire de l'ordre, ranger les outils de jardinage, boucler la petite bicoque, s'habiller, prier Brutus de réintégrer sa corbeille et partir dès que le bateau «sifflerait Morges!»

Mais voilà! Ce jour-là, Brutus ne répondait pas. Après avoir appelé, cher-

Vers 1920, il était encore possible d'élever poules et lapins en pleine ville de Lausanne. Sous-gare, dans une sorte de cuvette, entre l'avenue Fraisse et le Rond-Point, existait une très vieille maison dans laquelle le gamin que j'étais aimait vivre et jouer. Surtout jouer. Tout y était permis, ou presque. Mon père, profitant d'une liberté que l'on ne connaît plus de nos jours, avait décidé de construire un poulailler et un clapier dans le jardinet jouxtant la maison. Il faut dire que la Première Guerre mondiale venait tout juste de finir, que la grippe espagnole de 1918 n'avait guère contribué à mettre du beurre sur les épinards et que le système D avait la toute bonne cote. Toutefois, le papa, connaissant bien son petit diable de gosse, avait parfaitement compris qu'il serait vain de lui faire avaler le moi-



Brutus dans les bras du petit Edouard, en compagnie de ses parents.

ché, fouillé et inspecté tous les coins et moindres recoins qu'il aimait à fréquenter, toujours pas de Brutus. Mon angoisse devint tout à coup panique lorsque ma mère s'écria:

masse nauséabonde. Mon père, toujours si coquet et très soigné, chemise blanche impeccable, pantalon de toile blanche irréprochable et chaussures blanches d'une propreté par-



faite, se met à genoux sans hésitation, saisit Brutus par les deux oreilles, lequel peu habitué à ce genre de brutalité se débat, se secoue de toutes ses forces en aspergeant copieusement son vaillant sauveur d'un parfum qui n'avait guère de points communs avec l'«Heure Bleue» de Guerlain.

Après quoi il fallut encore bondir au bord du lac, y plonger Brutus plusieurs fois avant de le remettre dans sa corbeille et partir au pas de course, attraper ce maudit bateau qui semblait prendre grand plaisir à aller plus vite que d'habitude. Nous allions certainement le rater, mais c'était un dimanche et, par chance inespérée, il y avait un très grand nombre de passagers à embarquer. De plus, le capitaine, magnanime, avait bien voulu retarder de quelques secondes l'ordre de retirer la passerelle. Ouf! Le voyage qui ne durait que quinze minutes s'était finalement bien passé. Le papa, maculé de la tête aux pieds, avait réussi, grâce à quelque matelot complaisant de sa connaissance, à se cacher quelque part à bord sans trop attirer l'attention des passagers.

Enfin, la Ficelle (le metro d'aujourd'hui) que nous devons aussi emprunter restait le dernier et non le moindre problème à résoudre. Là encore, plein de ressources, mon père avait demandé au contrôleur (mais oui! ça existait encore à cette époque) de nous laisser voyager dans le fourgon à marchandises. Arrivés enfin à la maison, Brutus dûment shampouiné, mon père qui avait toujours le mot pour rire avait trouvé la parfaite conclusion de cette journée mémorable en me lançant très opportunément: «Tu peux dire qu'aujourd'hui ton lapin nous a bien emmerdés!»

E. G.

A bon entendeur ...

C'est, je crois, dans les années soixante qu'il est devenu à la mode de se lamenter sur la difficulté – voire l'impossibilité – de communiquer. On semblait découvrir quelque chose qui existe depuis toujours: l'être humain, bien que doté de la parole, a de la peine à se faire comprendre de ses semblables, même lorsque ceux-ci parlent la même langue. La femme est mal comprise par l'homme, l'enfant par ses parents, le vieux par le jeune, le patron par l'ouvrier, le protestant par le catholique. Et caetera. Et vice versa.

Bref, personne ne comprend vraiment personne et on ne sait jamais de quelle façon ce qui est dit sera perçu par «l'autre». Quel triste état de choses que cette incommunicabilité! Que faire pour s'en sortir? J'y pense souvent bien que personnellement

je n'en aie pas tellement souffert. Je crois, dans l'ensemble, comprendre ceux qui me sont proches et aussi être comprise par eux sans trop de malentendus. Qu'est-ce, au fond, qu'un malentendu? Quelque chose de mal compris parce que mal entendu? Et mal entendu parce que mal écouté? Sans doute. On communique mal parce que l'on écoute mal. En anglais, on dit souvent de quelqu'un qu'il est un «bon écouteur» (good listener). Curieux que l'expression n'existe pas en français... Amusons-nous à évoquer quelques-uns des «mauvais écouteurs» qui nous entourent. Il y a celui qui est si préoccupé par ce qu'il va dire qu'il ne peut donc se concentrer sur ce que vous êtes en train de lui raconter. (Peut-être votre rêve de la nuit dernière? Dans ce cas vous êtes fautif car rien n'est

plus ennuyeux que les rêves des autres.) Il y a celui qui fait semblant d'écouter attentivement, l'air absorbé, ne vous quittant pas des yeux. Celui-là est un grand habile qui se débrouille pour émettre au bon moment un ou deux grognements approbateurs. Il y a celle qui est sans complexe et qui ne cherche même pas à dissimuler son manque total d'intérêt. Elle regarde par la fenêtre, ajuste longuement son foulard, joue avec le chien. Il y a celle qui, pleine de bonne volonté, essaie de vous écouter mais n'y parvient que par courts instants. A bien l'observer, il est évident que son esprit vagabonde pendant que vous lui confiez quelque chose qui vous tient vraiment à cœur. Méfions-nous aussi de celui dont le sourire aimable nous montre clairement qu'il n'attend qu'une chose: trouver l'instant propice pour vous interrompre et vous dire qu'il est désolé mais qu'il doit absolument partir...

Il existe certains trucs pour forcer l'attention des gens: baisser ou élever soudain la voix, taper sur la table, éclater de rire, ou même s'arrêter pile dans son récit. Bref, il faut surprendre l'auditeur (ou le non-auditeur). Mais ces trucs, même les meilleurs, n'ont qu'un temps. Si vous avez affaire à un véritable non-écouteur, il replongera rapidement dans sa non-attention.

La meilleure écouteuse que j'aie connue était une très vieille dame anglaise que j'adorais et à qui tout le monde faisait des confidences. Un jour que je le lui faisais remarquer, elle me répondit avec son cher accent britannique et sa merveilleuse ironie:

«Oui, bien sûr, mais vous savez, pour eux, je suis surtout une immense oreille...»

MC